1re Année. — N° 1. Huit pages : CINQ Centimes Jeudi 18 Septembre 1890.

L'INTRANSIGEANT

ILLUSTRÉ

PARAISSANT
le 11 de chaque semaine

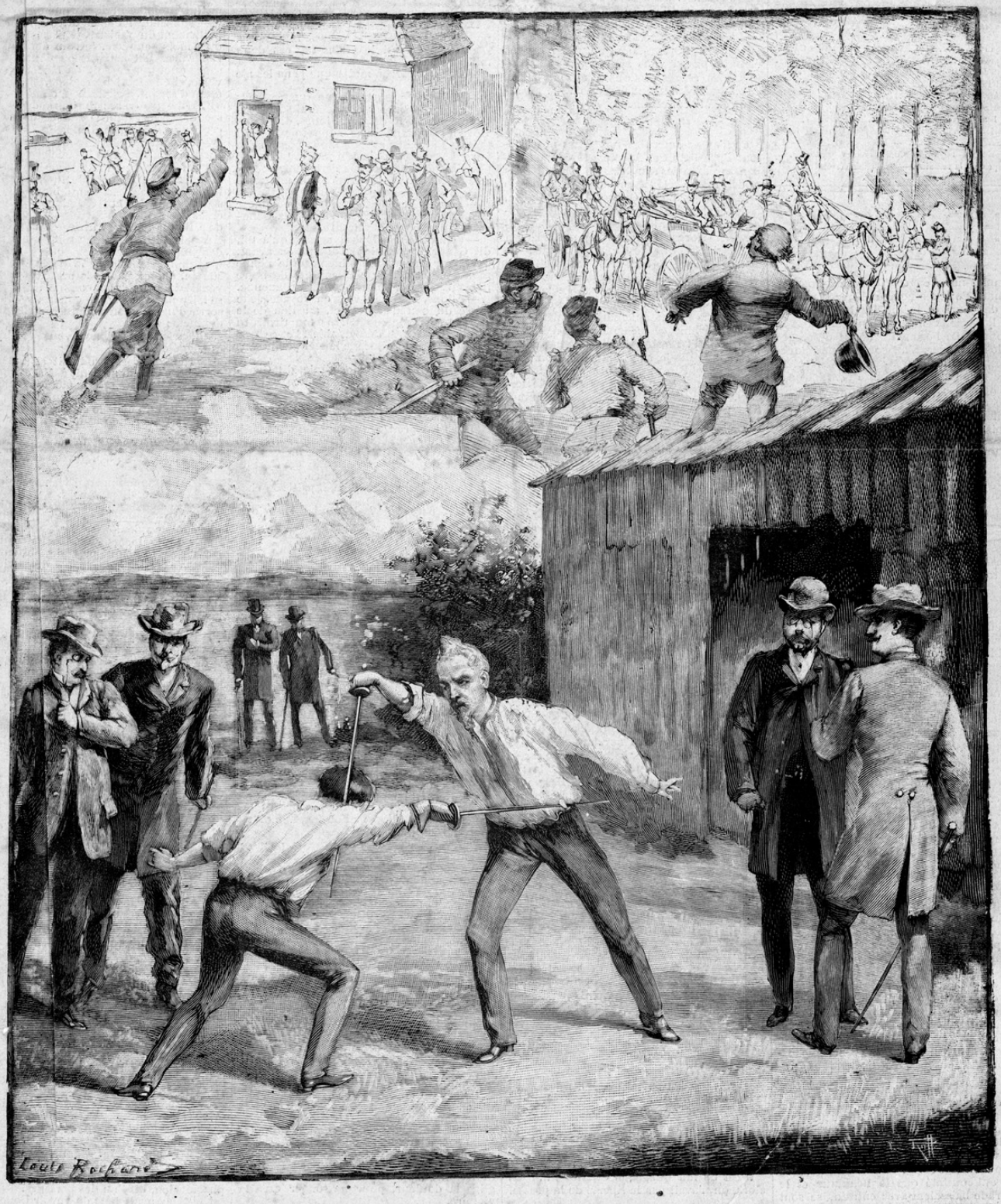
LES MANUSCRITS
non insérés ne sont pas rendus

X DE L'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS { 3 mois..... 1 f. 50 / 6 mois..... 2 f. 25 / Un an..... 4 f. 50

DIRECTION : 142, RUE MONTMARTRE — PARIS

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à M. E. VAUGHAN

LES ANNONCES SONT REÇUES :
à l'AGENCE PARISIENNE DE PUBLICITÉ, 7, rue Joquelet
Dans ses succursales de Mâcon, Lyon, Marseille, Nice,
Et aux Bureaux du Journal.



LE DUEL ROCHEFORT-THIÉRAUD

« — Pardon, on avait l'intention de se battre; mais pas ici, en Hollande. »

« — Eh! bien, laissez monter un gendarme à côté de vous, jusqu'à la limite de mon canton et je vous laisse partir. »

« — Ah! zut! cocher, continuez votre route. »

Et le bon commissaire un peu ahuri par cette dernière déclaration regarde les voitures s'éloigner et se perdre dans l'auréole du soleil couchant qui jette quelques reflets rouges, couleur de sang, sur la longue route blanche.

Ce n'était vraiment pas la peine d'avoir pris le soin de revêtir des costumes de touriste, — ainsi qu'il avait été convenu par les témoins, afin de détourner les soupçons — et d'abandonner la classique redingote et le cérémonieux chapeau haut-de-forme pour être sans cesse dépistés.

Il est bon d'ajouter qu'essayer de soustraire Rochefort à la curiosité populaire est aussi vain que de perdre son temps à masquer la Tour Eiffel avec une allumette de Suède.

Malgré les précautions prises, il arrivait à chaque instant des incidents qui révélaient la présence du rédacteur en chef de l'*Intransigeant* :

Dans un bourg perdu de Hollande, Rochefort se met à table; à peine est-il assis qu'un notable du pays lui fait porter un album d'autographes avec prière d'y inscrire quelques lignes.

Dans un village de l'extrême frontière belge, il donne une pièce d'argent à une mendiante, des bourgeois assis devant leur porte se lèvent et crient : Vive Rochefort!

Les contrôleurs des chemins de fer n'exerçaient leur fonction qu'après s'être servis de cette formule : « Avez-vous votre billet, M. Rochefort? »

Et s'il se faisait inscrire sur le registre de l'hôtel, sous le nom de notre ami Coureau : « Préparez la meilleure chambre pour M. Henri Rochefort, disait la maîtresse de l'établissement. »

Aussi, le lendemain des incidents de Selzaete fallut-il combiner la finesse des Peaux-Rouges apaches et la subtilité des Indiens comanches.

Témoins et adversaires purent arriver ainsi, sans escorte, sur le lieu du combat, situé à la Clinge hollandaise. Quelques secondes après le premier engagement, M. Thiébaud était blessé à trois endroits différents. Rarement une rencontre avait été aussi violente et aussi fougueuse.

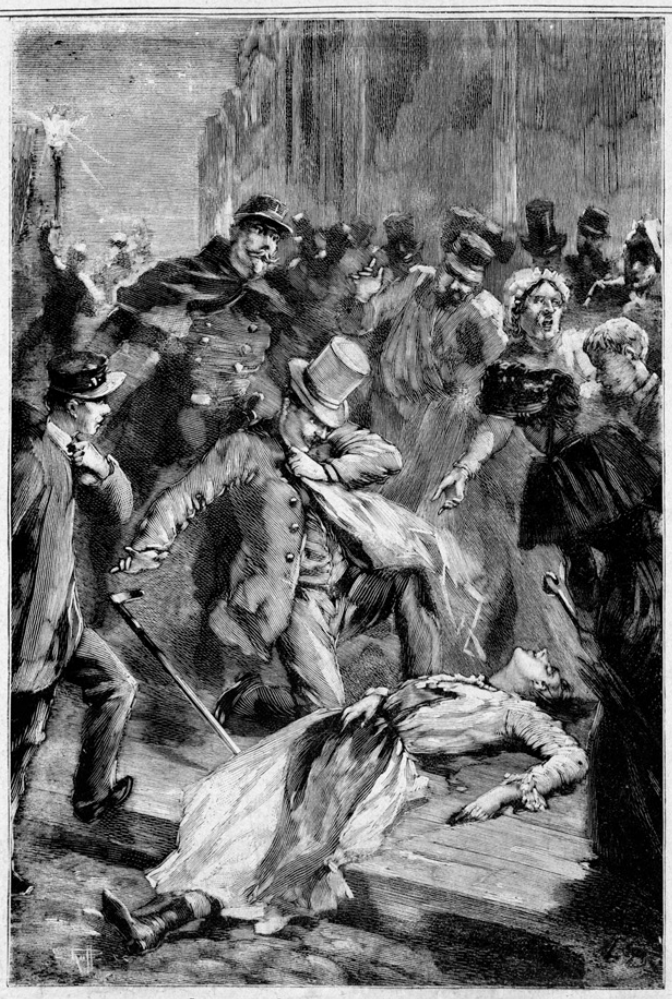
Et pendant ce temps-là la gendarmerie hollandaise battait les environs de Selzaete, nourrissant l'espoir chimérique de s'emparer des combattants et de leurs amis dont la capture était fixée à cinquante francs par tête. Pauvres Pandores!

Avant de terminer il est juste d'adresser des remerciements au généreux ami inconnu qui nous présenta, à notre insu, aux douaniers néerlandais comme des invités à la chasse du duc d'Aremberg.

Grâce à cette tricherie à laquelle on était loin de s'attendre, la douane fit assaut de politesse auprès de nous; c'était une compensation aux ennuis de la veille.

La Hollande nous devait bien cela, pour une fois.

A.-H.-M.



LES DÉPRAVÉS, par HENRI ROCHEFORT.

Le Voleur

« Puisque je vous dis qu'on ne la croira pas.

— Racontez tout de même.

— Je le veux bien. Mais j'éprouve d'abord le besoin de vous affirmer que mon histoire est vraie en tous points, quelque invraisemblable qu'elle paraisse. Les peintres seuls ne s'étonneront point, surtout les vieux qui ont connu cette époque de charges furieuses, cette époque où l'esprit farceur sévissait si bien qu'il nous hantait encore dans les circonstances les plus graves. »

Et le vieil astiste se mit à cheval sur une chaise.

Ceci se passait dans la salle à manger d'un hôtel de Barbizon.

Il reprit : « Donc nous avions dîné ce soir-là chez le pauvre Sorieul, aujourd'hui mort, le plus enragé de nous. Nous étions trois seulement : Sorieul, moi, et Le Poittevin, je crois; mais je n'oserais affirmer que c'était lui. Je parle, bien entendu, du peintre de marine Eugène Le Poittevin, mort aussi, et non du paysagiste bien vivant et plein de talent.

Dire que nous avions dîné chez Sorieul cela signifie que nous étions gris. Le Poittevin seul avait gardé sa raison, un peu noyée il est vrai, mais claire encore. Nous étions jeunes, en ce temps-là. Etendus sur des tapis, nous discourions extravagamment dans la petite chambre qui touchait l'atelier. Sorieul, le dos à terre, les jambes sur une chaise, parlait batailles, discourait sur les uniformes de l'Empire, et soudain, se levant, il prit dans sa grande armoire aux accessoires une tenue complète de hussard, et s'en revêtit. Après quoi il contraignit Le Poittevin à se costumer en grenadier. Et comme celui-ci résistait, nous l'empoignâmes, et après l'avoir déshabillé, nous l'introduisîmes dans un uniforme immense où il fut englouti.

Je me déguisai moi-même en cuirassier. Et Sorieul nous fit exécuter un mouvement compliqué. Puis il s'écria : « Puisque nous sommes ce soir des soudards, buvons comme des soudards. »

Un punch fut allumé, avalé, puis une seconde fois la flamme s'éleva sur le bol rempli de rhum. Et nous chantions à pleine gueule des chansons anciennes que braillaient jadis les vieux troupiers de la grande armée.

Tout à coup le Poittevin, qui restait malgré tout, presque maître de lui, nous fit taire; puis, après un silence de quelques secondes, il dit à mi-voix : « Je suis sûr qu'on a marché dans l'atelier. » Sorieul se leva comme il put, et s'écria : « Un voleur! quelle chance! » Puis, soudain, il entonna la *Marseillaise* :

Aux armes, citoyens!

Et, se précipitant sur une panoplie, il nous équipa, selon nos uniformes. J'eus une sorte de mousquet et un sabre; Le Poittevin, un gigantesque fusil à baïonnette, et Sorieul, ne trouvant pas ce qu'il fallait, s'empara d'un pistolet d'arçon qu'il glissa dans sa ceinture, et d'une hache d'abordage qu'il brandit. Puis il ouvrit avec précaution la porte de l'atelier, et l'armée entra sur le territoire suspect.

Quand nous fûmes au milieu de la vaste pièce encombrée de toiles immenses, de meubles, d'objets singuliers et inattendus, Sorieul nous dit : « Je me nomme général. Tenons un conseil de guerre. Toi, les cuirassiers, tu vas couper la retraite à l'ennemi, c'est-à dire donner un tour de clef à la porte. Toi, les grenadiers, tu seras mon escorte. »

J'exécutai le mouvement commandé, puis je rejoignis le gros des troupes qui opérait une reconnaissance.

Au moment où j'allais le rattraper derrière un grand paravent, un bruit furieux éclata. Je m'élançai, portant toujours une bougie à la main. Le Poittevin venait de traverser d'un coup de baïonnette la poitrine d'un mannequin dont Soreuil fendait la tête à coups de hache. L'erreur reconnue, le général commanda : « Soyons prudents », et les opérations recommencèrent.

Depuis vingt minutes au moins on fouillait tous les coins et recoins de l'atelier, sans succès, quand Le Poittevin eut l'idée d'ouvrir un immense placard. Il était sombre et profond, j'avançai mon bras qui tenait la lumière, et je reculai stupéfait; un homme était là, un homme vivant qui m'avait regardé.

Immédiatement, je refermai le placard à deux tours de clef, et on tint de nouveau conseil.

Les avis étaient très partagés. Sorieul voulait enfumer le voleur, Le Poittevin parlait de le prendre par la famine. Je proposai de faire sauter le placard avec de la poudre.

L'avis de Le Poittevin prévalut; et, pendant qu'il montait la garde avec son grand fusil, nous allâmes chercher le reste du punch et nos pipes, puis on s'installa devant la porte fermée, et on but au prisonnier.

Au bout d'une demi-heure, Sorieul dit : « C'est égal, je voudrais bien le voir de près. Si nous nous nous emparions de lui par la force? »

Je criai : « Bravo! » chacun s'élança sur ses armes; la porte du placard fut ouverte, et Sorieul, armant son pistolet qui n'était pas chargé, se précipita le premier.

Nous le suivîmes en hurlant. Ce fut une bousculade effroyable dans l'ombre; et après cinq minutes d'une lutte invraisemblable, nous ramenâmes au jour une sorte de vieux bandit à cheveux blancs, sordide et déguenillé.

On lui lia les pieds et les mains, puis on l'assit dans un fauteuil. Il ne prononça pas une parole.

Alors Sorieul, pénétré d'une ivresse solennelle, se tourna vers nous :

« Maintenant nous allons juger ce misérable. »

J'étais tellement gris que cette proposition me parut toute naturelle.

Le Poittevin fut chargé de présenter la défense et moi de soutenir l'accusation.

Il fut condamné à mort à l'unanimité moins une voix, celle de son défenseur.

« Nous allons l'exécuter », dit Sorieul. Mais un scrupule lui vint : « Cet homme ne doit pas mourir privé des secours de la religion. Si on allait chercher un prêtre? » J'objectai qu'il était tard. Alors Sorieul me proposa de remplir cet office; et il exhorta le criminel à se confesser dans mon sein.

L'homme, depuis cinq minutes, roulait des yeux épouvantés, se demandant à quel genre d'êtres il avait affaire. Alors il articula d'une voix creuse, brûlée par l'alcool : « Vous voulez rire, sans doute. » Mais Sorieul l'agenouilla de force, et, par crainte que ses parents eussent omis de le faire baptiser, il lui versa sur le crâne un verre de rhum.

Puis il lui dit :

« Confesse-toi à monsieur; ta dernière heure a sonné. »

Eperdu, le vieux gredin se mit à crier : « Au secours! » avec une telle force qu'on fut contraint de le bâillonner pour ne pas réveiller tous les voisins. Alors il se roula par terre, ruant et se tordant, renversant les meubles, crevant les toiles. A la fin, Sorieul impatienté, cria : « Finissons-en. » Et visant le misérable étendu par terre, il pressa la détente de son pistolet. Le chien tomba avec un petit bruit sec. Emporté par l'exemple, je tirai à mon tour. Mon fusil qui était à pierre, lança une étincelle dont je fus surpris.

Alors Le Poittevin prononça gravement ces paroles : « Avons-nous bien le droit de tuer cet homme? »

Sorieul, stupéfait, répondit : « Puisque nous l'avons condamné à mort! »

Mais Le Poittevin reprit : « On ne fusille pas les civils, celui-ci doit être livré au bourreau. Il faut le conduire au poste. »

L'argument nous parut concluant. On ramassa l'homme, et comme il ne pouvait marcher, il fut placé sur une planche de table à modèle solidement attaché, et je l'emportai avec le Poittevin; tandis que Sorieul, armé jusqu'aux dents fermait la marche.

Devant le poste, la sentinelle nous arrêta. Le chef de poste, mandé, nous reconnut et, comme chaque jour il était témoin de nos farces, de nos scies, de nos inventions invraisemblables, il se contenta de rire et refusa notre prisonnier.

Sorieul insista; alors le soldat nous invita sévèrement à retourner chez nous sans faire de bruit.

La troupe se remit en route et rentra dans l'atelier. Je demandai : « Qu'allons-nous faire du voleur? »

Le Poittevin, attendri, affirma qu'il devait être bien fatigué, cet homme. En effet, il avait l'air agonisant, ainsi ficelé, baîllonné, ligaturé sur sa planche.

Je fus pris à mon tour d'une pitié violente, une pitié d'ivrogne, et, enlevant son baîllon, je lui demandai : « Eh bien, mon pauv' vieux, comment ça va-t-il? »

Il gémit : « J'en ai assez nom d'un chien! » Alors Sorieul devint paternel. Il le délivra de tous ses liens, le fit asseoir, le tutoya, et, pour le réconforter, nous nous mîmes tous trois à préparer bien vite un nouveau punch. Le voleur, tranquille dans son fauteuil, nous regardait. Quand la boisson fut prête, on lui tendit un verre; nous lui aurions volontiers soutenu la tête, et on trinqua.

Le prisonnier but autant qu'un régiment. Mais, comme le jour commençait à paraître, il se leva et, d'un air fort calme : « Je vais être obligé de vous quitter, parce qu'il faut que je rentre chez moi. »

Nous fûmes désolés; on voulut le retenir encore, mais il se refusa à rester plus longtemps.

Alors on se serra la main, et Sorieul, avec sa bougie, l'éclaira dans le vestibule, criant : « Prenez garde à la marche sous la porte cochère. »

On riait franchement autour du conteur. Il se leva, alluma sa pipe, et il ajouta, en se campant en face de nous :

« Mais le plus drôle de mon histoire, c'est qu'elle est vraie. »

Guy de MAUPASSANT.

JOURS PAIRS ET JOURS IMPAIRS

— Tiens!... c'est vous, colonel!

— Oui, c'est moi. Je flâne... et vous?

— Moi aussi!

— Voulez-vous unir nos flâneries?

— Avec plaisir, colonel!

— C'est que l'on ne sait vraiment que faire le soir, dans vos diables de petites villes!

— A qui le dites-vous, grand Dieu!!

Le bon colonel de Beylchaus oubliait complètement qu'il avait passé son existence à aller de Maubeuge à Pontivy, et de Carcassonne à Pont-à-Mousson, tandis que Maurice de V..., qui venait d'être nommé sous-préfet à X..., quittait Paris pour la première fois.

— Enfin, il n'y a ici aucune ressource, on ne sait à quoi passer son temps, le soir surtout!

— Moi qui suis garçon, que je sois en peine de mes soirées, c'est tout simple, mais vous, colonel?

— Oh! moi, c'est absolument la même chose! Depuis que nous sommes à X..., ma femme monte dans sa chambre en sortant de table; et là, elle se barricade et se couche.

— Ah bah!

— Et il n'y a rien à faire; au commencement, j'ai crié, frappé... c'est une habitude prise, elle ne répond même pas!

— Comment?...

— Non. Souvent, après avoir été au café et m'être ensuite promené une heure, je cherchais en rentrant à me faire ouvrir; ah bien, oui! elle ne donnait pas signe de vie; c'est au point qu'en me voyant me démener à cette porte... mes domestiques riaient... alors, j'ai renoncé...

— Ainsi, jamais vous ne passez la soirée avec madame de Beylchaus!

— Le dimanche!... quelquefois!... elle consent à ne se coucher qu'à dix heures, et encore!... Ah! on voit bien que vous ne la connaissez pas, ma femme!

Le petit sous-préfet se mordait les lèvres pour ne pas rire. Il connaissait au contraire très bien la femme du colonel, beaucoup